

Sanchez avait horreur que des inconnus entrent dans son bar. En fait, il détestait également les habitués, mais il les accueillait tout simplement parce qu'il avait peur d'eux. Éconduire un habitué, ce serait signer son propre arrêt de mort. Les criminels qui fréquentaient le Tapioca étaient toujours à l'affût de la moindre occasion d'y prouver ce qu'ils valaient, parce que c'était le plus sûr moyen d'acquérir une renommée, jusqu'au sommet de la hiérarchie du monde du crime.

Le Tapioca était un bar qui avait vraiment du caractère. Ses murs étaient jaunes, et pas d'un jaune agréable : plutôt un jaunâtre de fumée de cigarette. Rien d'étonnant à cela : l'une des nombreuses règles tacites du Tapioca était l'obligation, pour l'ensemble de la clientèle, de fumer. Cigares, pipes, cigarettes, joints, narguilés, cigarillos, bangs, tout était autorisé, excepté ne pas fumer. Ne pas fumer était tout à fait inacceptable. Le fait de ne pas boire de l'alcool était aussi considéré comme un péché, mais le plus grand des péchés, c'était d'être un inconnu dans ces lieux. Dans ce bar, personne n'aimait les inconnus. Les inconnus n'apportaient que des problèmes. On ne pouvait pas se fier à eux.

Aussi, lorsqu'un homme, vêtu d'une longue cape, capuche rabattue sur la tête, entra et s'assit sur un tabouret de bois au bar, Sanchez eut la certitude qu'il ne ressortirait pas en un seul morceau.

La vingtaine d'habitués attablés cessèrent leur conversation et toisèrent longuement l'homme encapuchonné assis au bar.

Sanchez remarqua qu'ils s'étaient également arrêtés de boire. C'était mauvais signe. S'il y avait eu une musique d'ambiance, elle se serait sûrement interrompue dès l'entrée de l'inconnu. Le seul son audible était à présent le bourdonnement continu du gros ventilateur fixé au plafond.

Sanchez se fit un devoir d'ignorer son tout nouveau client, en faisant mine de ne pas l'avoir vu. Évidemment, lorsque l'homme ouvrit la bouche, il lui fut impossible de l'ignorer plus longtemps.

« Barman. Servez-moi un bourbon. »

L'homme n'avait même pas relevé la tête. Il avait passé sa commande sans regarder Sanchez, et, comme il avait gardé sa capuche, il était impossible de savoir si son visage était aussi terrifiant que sa voix, tellement rocailleuse qu'elle aurait pu remplir une pleine pinte de cailloux. (Dans les environs, on considérait que plus un inconnu avait la voix rocailleuse, moins il était recommandable.) En conséquence, Sanchez saisit un verre à whisky d'une propreté relative et se dirigea vers le bout du comptoir où était accoudé l'homme. Il déposa le verre sur le bois collant du comptoir, juste en face de l'inconnu, et jeta un bref coup d'œil au visage dissimulé sous la capuche. Les ténèbres qui y régnaient étaient bien trop épaisses pour qu'il distingue des traits précis, et il n'avait aucune envie de se faire surprendre en train d'épier.

« *On the rocks* », rumina l'homme, dans une espèce de murmure. Une sorte de chuchotement rocailleux, en vérité.

Sanchez glissa une main sous le bar et en retira une bouteille de verre marron à moitié pleine, estampillée « Bourbon », et, de l'autre main, attrapa deux glaçons qu'il jeta dans le verre, puis se mit à verser le liquide. Il remplit le verre à moitié et rangea la bouteille sous le comptoir.

« Ça fait 3 dollars.

– 3 dollars ?

– Ouaip.

– Remplissez le verre. »

Depuis l'entrée de l'inconnu les discussions avaient cessé. Il régnait à présent un véritable silence de tombe à l'exception du bruit du ventilateur, qui semblait gagner en intensité. Sanchez, qui évitait de croiser le moindre regard, reprit la bouteille et remplit le verre à ras bord. L'inconnu lui tendit un billet de 5 dollars.

« Gardez la monnaie. »

Le barman tourna le dos et rangea le billet dans un tintement de caisse enregistreuse. C'est alors que les paroles échangées furent couvertes par des mots. Derrière lui, Sanchez entendit la voix de Ringo, l'un de ses plus désagréables clients. Il s'agissait là encore d'une voix particulièrement rocailleuse: « Qu'est-ce que tu viens faire dans notre bar, l'étranger? Qu'est-ce qui t'amène ici? »

Ringo était assis, en compagnie de deux autres hommes, à une table située à moins de deux mètres derrière l'inconnu. C'était une raclure corpulente, huileuse et mal rasée, comme à peu près tous les autres déchets qui fréquentaient le bar. Et, tout comme eux, il portait dans l'étui accroché à sa ceinture un pistolet qu'il était prêt à brandir au moindre prétexte. Toujours tourné vers la caisse enregistreuse, Sanchez inspira profondément et se prépara mentalement au foutoir qui allait immanquablement s'ensuivre.

Ringo était un hors-la-loi renommé, coupable d'à peu près tous les crimes imaginables: viol, homicide volontaire, incendie criminel, vol, meurtre de policier, au choix... Ringo les avait tous commis. Il ne se passait pas un jour sans qu'il fasse quelque chose d'illégal, susceptible de l'envoyer en prison. Et ce jour-là ne faisait pas exception. Il avait déjà dépouillé trois hommes en les menaçant de son arme et, à présent, après avoir dépensé la majeure partie de son pactole bien mal acquis, il se sentait d'humeur bastonneuse.

En se retournant pour faire face à la salle du bar, Sanchez remarqua que l'inconnu n'avait pas bougé d'un millimètre, pas

plus qu'il n'avait touché à son verre. Et cela faisait déjà plusieurs secondes, horriblement longues, qu'il n'avait pas répondu aux questions de Ringo. Un jour, Sanchez avait vu Ringo tirer une balle dans le genou d'un homme, uniquement parce que celui-ci ne lui avait pas répondu assez vite. Il poussa un soupir de soulagement lorsque enfin, juste avant que Ringo ne répète ses questions, l'homme se décida à répondre.

« Je ne cherche de problèmes à personne. »

Ringo afficha un rictus menaçant et grogna : « Eh bien, tu vois, je suis un problème ambulante, et on dirait bien que tu m'as trouvé. »

L'homme encapuchonné ne réagit pas. Il resta assis sur son tabouret, les yeux rivés sur son verre. Ringo se leva et s'approcha de lui. Il s'accouda au bar, à côté du nouveau venu, tendit la main et abaissa brusquement sa capuche, découvrant le visage fin mais mal rasé d'un jeune homme blond, d'une petite trentaine d'années et dont les yeux injectés de sang semblaient indiquer une légère gueule de bois ou un réveil prématuré au milieu d'un somme alcoolisé.

« Je veux savoir ce que tu viens faire ici, lança Ringo d'un ton autoritaire. On a entendu parler d'un étranger qui serait arrivé en ville ce matin. Un type qui se prendrait pour un gros dur. Tu te prends pour un gros dur, toi ?

– Je ne suis pas un gros dur.

– Alors ramasse ta cape et casse-toi d'ici. » L'ordre était assez peu pertinent : l'inconnu n'avait pas enlevé sa cape.

L'homme réfléchit un instant à la suggestion de Ringo, avant de hocher la tête.

« Je connais l'étranger dont tu parles, dit-il d'une voix rauque. Et je sais pourquoi il est ici. Je te raconterai tout si tu me laisses tranquille. »

Sous une moustache noire et répugnante, un large sourire barra le visage de Ringo. Par-dessus son épaule, il jeta un regard à son public. Les quelque vingt habitués étaient assis à leur

table, observant attentivement les événements. Le sourire de Ringo détendit quelque peu l'atmosphère, même si tous savaient que, très vite, l'ambiance tournerait à nouveau à l'aigre. Après tout, on était au Tapioca.

« Vous en dites quoi, les gars ? On laisse le beau gosse nous raconter une histoire ? »

Un chœur bruyant donna son assentiment, et des verres tintèrent. Ringo passa son bras autour des épaules de l'inconnu blond qu'il fit pivoter sur son tabouret afin de le placer face aux autres clients.

« Allez, blondinet, parle-nous un peu de ce dur à cuire que personne ne connaît. Qu'est-ce qu'il vient faire dans ma ville ? »

Le ton de Ringo était volontairement moqueur, ce qui ne sembla pourtant pas déranger l'inconnu, qui prit la parole.

« Un peu plus tôt dans la journée, j'étais dans un bar, à trois ou quatre kilomètres d'ici, et ce grand type à l'air mauvais est entré, s'est assis au bar, et a demandé un verre.

– À quoi il ressemblait ?

– Eh bien, au début, on ne pouvait pas voir son visage, parce qu'il le cachait sous une espèce de grosse capuche. Mais un trou du cul a fini par s'approcher de lui pour rejeter la capuche en arrière. »

Ringo ne souriait plus. Il suspectait l'inconnu de se moquer de lui, aussi s'approcha-t-il plus près encore, serrant plus fort ses épaules sous son bras.

« Bon, et dis-moi, mon gars, qu'est-ce qui s'est passé après ça ? demanda-t-il d'un ton menaçant.

– Eh bien, l'inconnu, qui est plutôt beau gosse, a vidé son verre d'un trait, a sorti un flingue et a tué jusqu'à la dernière tête de nœud présente dans le bar... à part moi et le barman.

– Hm, répliqua Ringo avant d'inspirer profondément par ses ignobles narines dilatées. Je comprends parfaitement ce qui

l'aurait poussé à épargner le barman, mais je vois vraiment pas pour quelle raison il ne t'aurait pas tué.

– Tu veux savoir pourquoi il ne m'a pas tué ? »

Ringo sortit son pistolet de l'étui fixé à sa large ceinture de cuir noir et le pointa en direction du visage de l'inconnu, à deux doigts de sa joue.

« Ouais, je veux savoir pourquoi cet enfant de putain ne t'a pas tué. »

L'inconnu lança un regard terrible à Ringo, ignorant totalement le pistolet pointé sur sa tête. « Eh bien, répondit-il, il ne m'a pas tué parce qu'il voulait que j'entre dans ce rade de merde pour y trouver un *gros con* qui se fait appeler Ringo. »

La très lourde insistance de l'inconnu sur les mots « gros » et « con » n'échappa pas à Ringo. Pourtant, dans le silence abasourdi qui suivit cette réponse, il garda son calme, tout du moins, ce que lui, personnellement, appelait calme.

« Ringo, c'est *moi*. Et toi, t'es qui, blondinet ?

– Ça n'a aucune importance. »

Les deux raclures malpropres qui étaient restées assises à la table de Ringo se levèrent. Ils firent un pas en direction du bar, prêts à épauler leur ami.

« Oh, si, ça ! en a rétorqua Ringo d'un ton mauvais. Parce qu'à en croire le bruit qui court ce type, cet inconnu dont on a entendu parler, se fait appeler le "Bourbon Kid". T'es en train de boire un bourbon, pas vrai ? »

L'inconnu blond jeta un regard vers les deux *compadres* de Ringo, puis considéra à nouveau le canon du pistolet brandi dans sa direction.

« Tu sais pourquoi on l'appelle "Bourbon Kid" ? demanda-t-il.

– Ouais, je sais, répondit un des amis de Ringo. Il paraît que, quand le Kid boit du bourbon, il se transforme en un putain de colosse, un putain de malade, et il pète les plombs et tue tout ce qui bouge. On dit qu'il est invincible, et que seul le diable en personne peut le tuer.

– Exact, confirma l’inconnu. Le Bourbon Kid tue tout le monde. Il suffit d’un verre, et il pète un câble. On raconte que c’est le bourbon qui lui donne cette force surhumaine. À chaque fois qu’il en boit un verre, il bute tous les enculés qui se trouvent dans le bar où il est, jusqu’au dernier. Et je sais de quoi je parle. C’est arrivé sous mes yeux. »

Ringo pressa fortement le canon de son pistolet contre la tempe de l’inconnu. « Avale ton bourbon. »

L’inconnu pivota lentement sur son tabouret pour se tourner vers le bar et saisit son verre. Tout en épiant le moindre de ses mouvements, Ringo continuait à presser son arme contre sa tête.

Derrière le bar, Sanchez s’écarta dans l’espoir de rester hors de portée du sang et de la cervelle susceptibles de gicler dans sa direction. Voire d’une balle perdue. Il observa l’inconnu se saisir du verre. N’importe quel homme normalement constitué aurait tremblé si fort qu’il en aurait renversé la moitié. Pas ce type. Les menaces de Ringo l’avaient laissé aussi froid que les glaçons dans son verre. Sur ce point, on était bien obligé de lui tirer son chapeau.

À présent, tous les clients du Tapioca étaient debout, le cou tendu pour voir ce qui se passait, la main posée sur la crosse de leur pistolet. Ils virent l’inconnu lever le verre à hauteur de ses yeux pour en inspecter le contenu. Sur la paroi extérieure du verre glissait une goutte de sueur. De la vraie sueur. Sans doute tombée de la main de Sanchez, voire de la dernière personne à avoir bu dans ce verre. L’homme scruta la goutte de sueur, attendant qu’elle ait glissé assez bas pour que ses papilles n’aient pas à souffrir sa saveur. Enfin, lorsque la goutte de sueur fut suffisamment loin de sa bouche, l’homme inspira profondément et fit couler le liquide dans sa gorge.

En l’espace de trois secondes, le verre fut vide. Tout le bar retint son souffle. Rien ne se passa.

Alors tous retinrent un peu plus leur souffle.

Et toujours rien.

Alors tous se remirent à respirer. Y compris le plafonnier.

Toujours rien.

Ringo écarta son arme du visage de l'inconnu et posa la question que tous, dans le bar, brûlaient de poser : « Alors, blondinet, est-ce que c'est toi, le Bourbon Kid ? »

– Le fait d'avoir bu cette pisse ne prouve qu'une seule chose, répondit l'inconnu en s'essuyant la bouche du dos de la main.

– Ah, ouais ? Et ça prouve quoi ?

– Que je suis capable de boire de la pisse sans dégueuler. »

Ringo dévisagea Sanchez. Le barman s'était écarté aussi loin que possible pour se retrouver dos au mur du bar. Il n'avait vraiment pas l'air dans son assiette.

« Tu lui as servi de la bouteille de pisse ? » demanda Ringo d'un ton brusque.

Sanchez acquiesça vaguement. « Sa tête me revenait pas », répondit-il.

Ringo rangea son pistolet et se recula. Puis il jeta sa tête en arrière et se mit à hurler de rire, tout en tapant fortement l'épaule de l'inconnu.

« T'as bu un verre de pisse ! Ah ! ah ! ah ! Un verre de pisse ! Il a bu de la *pisse* ! »

Tous les clients du bar éclatèrent de rire. Tous, à l'exception, bien sûr, de l'inconnu. Il fixait Sanchez du regard.

« Sers-moi un putain de bourbon. » Un gros tas de rocaille roulait dans sa voix.

Le barman se retourna, saisit une autre bouteille de bourbon à l'autre bout du bar et se mit à remplir le verre de l'inconnu. Cette fois, il le remplit à ras bord sans attendre qu'il le lui demande.

« 3 dollars. »

Il fut tout de suite évident que cette nouvelle demande n'impressionnait nullement l'inconnu, qui s'empressa d'exprimer très clairement son mécontentement. En un clin d'œil, sa main



droite disparut sous sa cape noire et réapparut, tenant un pistolet. L'arme était d'un gris très sombre et semblait assez lourde, signe qu'elle était chargée. Jadis, elle avait certainement étincelé d'un éclat argenté, mais, comme tous le savaient parfaitement au Tapioca, une arme étincelante et argentée signifiait que son propriétaire ne s'en était sans doute jamais servi. La couleur du pistolet de cet homme suggérait que l'arme avait été utilisée un grand nombre de fois.

La main de l'inconnu s'immobilisa à l'instant précis où le canon se trouva juste en face du front de Sanchez. Ce mouvement agressif fut aussitôt suivi d'une série de cliquetis bruyants, plus d'une vingtaine en tout : toutes les personnes présentes dans le bar avaient décidé en même temps de cesser d'observer les événements pour dégainer leurs pistolets, les armer et les pointer vers l'inconnu.

« Tout doux, blondinet », dit Ringo en pressant à nouveau le canon de son arme contre la tempe de l'homme.

En guise d'excuse, Sanchez lança un sourire nerveux à l'inconnu, dont le pistolet gris foncé visait toujours sa tête.

« C'est la maison qui régale, ajouta Sanchez.

– Est-ce que tu m'as vu sortir un putain de billet ? » reçut-il pour seule réponse.

Dans le silence qui s'ensuivit, l'inconnu posa son pistolet sur le bar, à côté de son nouveau verre de bourbon, et poussa un bref soupir. Il avait à présent l'air extrêmement ennuyé et semblait avoir grand besoin d'un verre. Un vrai. Il était plus que temps de se débarrasser de ce goût infect de pisse.

Il saisit le verre et le porta à ses lèvres. Le bar tout entier, en proie à une tension tout juste supportable, le fixait, attendant qu'il avale son bourbon. Comme pour prolonger plus encore leur torture, il n'avalait pas le contenu de son verre tout de suite. Il observa une pause, comme s'il s'apprêtait à dire quelque chose. Tous attendaient en retenant leur souffle. Allait-il dire quelque chose ? Ou allait-il boire son bourbon ?

La réponse ne tarda pas. Comme un homme qui n'aurait pas bu depuis une semaine, il absorba d'un trait le contenu de son verre, avant de le reposer violemment sur le bar.

Cette fois-ci, c'était bel et bien du bourbon.